Fribourg, le 6 août 1792.

J'ai fait connaître à Leurs Altesses Royales les motifs qui m'empêchèrent de me rendre à Coblenz. Je les supplie de se rappeler ce que j'ai tenté en Franche-Comté, pour les servir. Si j'ai appelé des troupes françaises dans le Brisgaw, c'était pour servir encore la cause générale. Je ne suis point allé à Coblenz, parce qu'on m'a calomnié auprès de Leurs Altesses Royales ; on est remonté jusqu'au commencement des États généraux : mes sentiments ont toujours été ceux d'un royaliste pur. On a dit que mon projet était de livrer les troupes françaises à l'empereur. Je savais que l'on prêtait cette intention à mon voyage à Vienne, voyage dans lequel toutes mes démarches ont été connues de M. le duc de Polignac. On a calomnié mon aide de camp, ainsi que M. de Vallery, mon neveu, tandis que ce dernier voulait ramener son régiment aux bords du Rhin, pour le conduire à Leurs Altesses Royales, si elles l'ordonnaient. Voilà la position de trois fidèles serviteurs du roi et de Leurs Altesses. Dans le repos d'une conscience irréprochable, nous n'avons pas voulu séparer nos fortunes. Le roi a daigné approuver ma conduite, me le dire, et me le faire mander. Leurs Altesses Royales m'ont honoré de témoignages écrits de leur satisfaction. Je suis toujours le même : cependant je suis calomnié. L'honneur me fait un devoir de ma justification. Je pars pour Vienne ; j'espère que l'empereur ne se refusera pas à montrer mon innocence dans tout son jour, et à rendre l'honneur à un gentilhomme.

Le marquis de Toulangeon, lieutenant général.